

/...  « Si une personne vient moins souvent manger avec les autres, il faut prendre le temps de discuter, d'analyser et de voir si la situation relève d'un choix personnel. »

dans des environnements éducatifs différents, de percevoir l'importance du milieu éducatif sur le comportement et la nécessité de la mise en synergie de tous. Ce n'est pas toujours simple, il faut tenir compte des personnalités, des talents, des envies, ne pas brider la créativité, les idées, tout en étant garant d'un projet. » Pour Sonia, l'animation, le ménage ou la cuisine, sont complémentaires et jouent un rôle à la fois technique et relationnel auprès des résident-es. « *Quand j'ai pris mes fonctions, je connaissais peu ce milieu. Je me suis entourée de personnes ayant des compétences spécifiques dans l'accompagnement de ce public âgé et qui partageaient avec moi des convictions pédagogiques et humaines sur le respect et l'importance de l'autonomie.* » Diriger, c'est aussi savoir s'entourer. « *Ici, chaque résident peut cuisiner et manger dans son appartement ou venir au restaurant collectif. Mais si une personne vient moins souvent manger avec les autres, il faut prendre le temps de discuter avec elle, d'analyser en équipe et de voir si la situation relève d'un choix personnel ou est représentative d'un mal être.* » Être vigilant sans être intrusif et cela dans tous les domaines de l'activité. « *La relation est au cœur de la fonction de direction. Je ne conçois pas la responsabilité d'une structure comme la Marpa, si l'on n'est pas proche du résident, ce qui signifie pouvoir bâtir une relation de confiance avec lui.* » Pas question donc de rester enfermée dans un bureau. Les incon-

tournables nécessités administratives, ne doivent pas prendre le pas sur ce qui reste essentiel à ses yeux. « *J'ai besoin d'aller sur le terrain, de savoir qui sont mes résidents, quelle est leur réalité, leurs difficultés mais aussi ce qui les met en mouvement, en appétit, ou en projet. Les résidents comme l'équipe ont aussi besoin de m'y voir. C'est pour moi une chose indispensable au bon fonctionnement de la structure et au respect de son éthique.* »

Vivre l'activité au quotidien

L'expérience de travail avec des enfants, des jeunes et des personnes âgées a donné à Sonia une vision globale du rapport à l'activité, où le respect de l'individu passe par l'autonomie. « *L'activité peut permettre aux personnes de cadrer leur vie et leur temps, mais elle est aussi importante, et ils s'en rendent compte, pour gagner en autonomie ou la maintenir.* » Cela peut se vivre dans les tâches du quotidien comme l'épluchage, la préparation d'un plat d'un dessert, mettre la table, arroser les plantes... Mais il y a également des activités plus structurées et organisées comme le yoga ou des activités plastiques, ainsi que des sorties : aquarium, musée africain, expo photos, ciné, théâtre... Continuer à apprendre quel que soit son âge. Apprendre des choses spécifiques et utiles, comme pouvoir se relever tout seul en cas de chute sans gravité ou gérer des besoins particuliers pour rester en forme, mais aussi apprendre simplement pour ouvrir son univers intellectuel et relationnel. « *Depuis septembre, nous travaillons à un projet autour du chant avec une classe de l'école du village. Il débouchera sur une chorale intergénérationnelle accompagnée par des musiciens. Chaque choriste, jeune ou âgé, se trouvera dans une vraie situation d'apprentissage, avec des harmonies communes à mettre en valeur. Quand on amène les gens à réaliser des actions qu'ils pensaient ne plus pouvoir être capables de faire, c'est très satisfaisant pour tout le monde. Pour eux bien sûr, car ils ont déployé un nouveau champ d'action mais pour nous aussi. Ici, on apprend sans cesse !* »

Olivier Ivanoff



grand entretien

Dialogue avec
Philippe Meirieu
et Robin Renucci



Des liens pour s'émanciper

Le regard de deux acteurs de l'éducation populaire.



© DR Ven

Philippe Meirieu

Depuis 1985 : professeur en sciences de l'éducation

1990-1993 : membre du Conseil national des programmes

1994-1998 : directeur de l'Institut des sciences et pratiques d'éducation et de formation

2001-2006 : directeur de l'Iufm de Lyon

Depuis 2020 : président des Ceméa

/...

Ven : Quelle expérience fondatrice vous a donné envie de vous investir dans le champ de l'éducation et de la culture ?

Philippe Meirieu : Peut-être, est-ce pour moi, mon implication dans la création d'un ciné-club au collège. Grâce au cinéma, on pouvait enfin discuter avec nos enseignants sans qu'ils se placent face à nous en détenteurs de la vérité absolue. Je me souviens de ces débats jusque tard dans la nuit pour parler des films et confronter nos interprétations. Chacun arrivait avec son histoire singulière, ses goûts, ses idées... et, devant le film, nous étions confrontés aux mêmes images et renvoyés à des questions communes. Personne ne renonçait à sa sensibilité et nous nous découvriions partager les mêmes interrogations, même si nous avions tous des réponses différentes. Car, une œuvre d'art peut, tout à la fois, interpeller personnellement et être le moyen de construire un vrai collectif...

Robin Renucci : Cela me rappelle mon premier stage de réalisation. J'étais membre d'une équipe dans laquelle chacun assumait des tâches au service d'un projet artistique. J'ai compris ce que nous pouvions réaliser par la solidarité et la complémentarité des talents. Il n'existe rien, et tout à coup quelque chose prend forme. Ça me fait penser à Groucho Marx qui explique comment se mettre à construire : « *Vous voyez cette maison là-bas ? Il n'y en a pas*, répond son auditoire. *Eh bien, nous allons la construire ensemble !* » répondit-il. Plus tard, j'ai organisé dans un village corse très re-

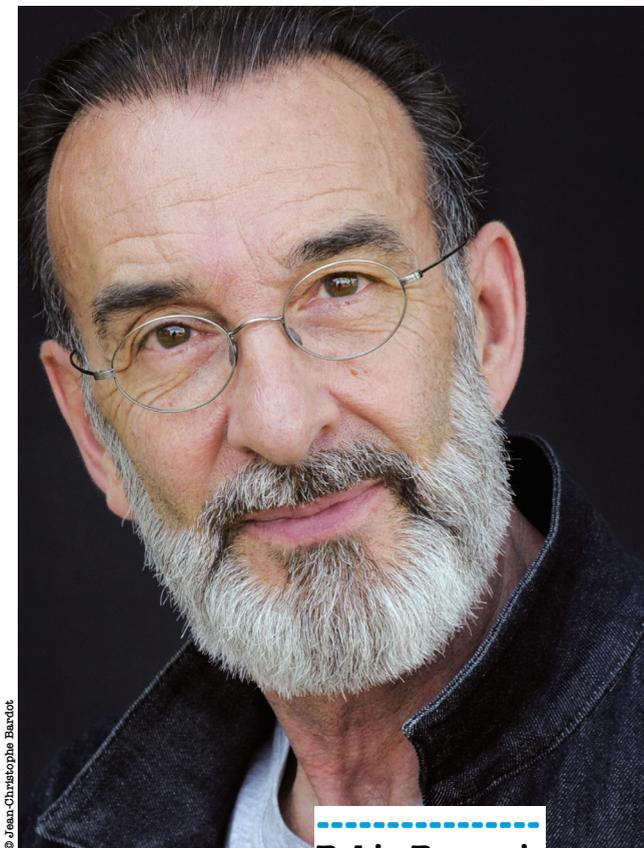
Fabriquer ensemble
une œuvre d'art
fomente des solidarités
qui n'exigent pas de
chacun d'abdiquer sa
spécificité.

La recherche collective du geste juste transmet l'exacte émotion que l'on veut faire ressentir.

culé une formation conjointe d'enseignants, d'artistes, d'amateurs venus de toute l'Europe. Les liens que nous avons créés alors ont résisté au temps. La Forge, la Stazzona, est un centre culturel désormais ouvert toute l'année. L'art permet les rencontres entre êtres humains, de lutter contre la violence qui est en nous, contre la peur de ce qui n'est pas nous. Et en même temps il nous délie et nous ouvre sur autre chose. C'est cela que j'ai envie de vivre et de faire vivre.

P.M. : Oui, fabriquer ensemble une œuvre d'art fomente des solidarités qui n'exigent pas de chacun d'abdiquer sa spécificité, tout au contraire. Quand j'ai débuté dans l'animation, j'ai pu expérimenter cela à travers le théâtre et le cinéma. Le travail collectif pour chercher ensemble quelle image, avec quel angle de prise de vue et quel montage, permettait de partager le mieux possible une expérience... la recherche collective du geste juste qui transmet exactement l'émotion que l'on veut faire ressentir... C'est vraiment une manière de se dépasser et de créer du commun. On accède par là à l'ordre du symbolique. Le mot « symbole » vient du grec « symbolon » qui marque la matérialisation de la séparation comme signe de reconnaissance. Accéder ensemble au symbolique aujourd'hui, c'est relier, par l'art, ce que chacun a de plus intime avec ce qui peut être le plus universel.

R.R. : J'ai grandi dans une gendarmerie, et ma chambre se trouvait au-dessus de la salle de dégrisement. Entendre ces cris, ces gémissements tous les soirs était terrible. Mais j'allais à l'école ! Retrouver chaque jour madame Martin qui nous faisait construire de magnifiques maquettes d'un village africain que nous animions avec nos petits personnages fabriqués avec de



© Jean-Christophe Bardot

Robin Renucci

1981 : premier rôle dans *Eaux profondes* de Michel Deville

1998 : premier long métrage en tant que réalisateur : *La Femme d'un seul homme*

2011 : direction des Tréteaux de France

Depuis 2017 : président des CDN et membre du haut conseil de l'éducation artistique et culturelle

2022 : direction de la Criée à Marseille et président des centres de jeunes du festival d'Avignon

.../



Ne jamais se décourager car on n'en a jamais fini de donner sa chance à quelqu'un, on n'en a jamais fini d'inventer des solutions.

/...

la pâte à papier et des bouts de ficelle, c'était pouvoir rêver, investir de nouveaux mondes. Le symbolique rend libre et donne un sentiment d'élévation qui m'a permis enfant de m'évader de ce réel qui aurait pu me détruire. Et c'est l'éducation qui m'a permis d'y accéder.

Ven : Vous êtes tous deux convaincus que l'on doit pouvoir accéder à l'éducation tout au long de sa vie, quels que soient ses origines, son milieu social, son vécu pour pouvoir s'élever. Est-ce ainsi que vous définiriez l'éducation populaire ?

R. R. : L'éducation populaire nous permet d'ex-

© Jacques Labarre

périmenter ce que nous avons en commun : une commune humanité, une commune naturalité aussi, car il n'est plus possible aujourd'hui de concevoir le genre humain comme maître et possesseur de la nature. Une commune socialité enfin, car nous sommes toutes et tous reliés socialement. Il nous faut pouvoir davantage compter sur la solidarité, le respect de l'altérité, des uns et des autres pour pouvoir faire ensemble afin de vivre ensemble. « *Ta différence m'enrichit* », écrivait Saint-Exupéry. Mais l'éducation vise aussi une individuation : elle doit permettre à chacun et chacune d'exister avec sa singularité, comme un individu interchangeable. L'éducation doit nourrir notre capacité à croître, augmenter notre capacité d'agir à partir de notre propre piste d'envol...

P. M. : Et nous émanciper ! L'éducation populaire fait le pari insensé que tout être est éduicable, peut apprendre et grandir, élargir sa palette d'émotions. Elle affirme que nul n'est enfermé dans une nature, que personne n'est réductible à sa couleur de peau, son statut social, son genre, son rôle et, *a fortiori*, ses difficultés, quelles qu'elles soient. Elle milite pour que nul ne soit condamné à être exclu du cercle de l'humanité. Elle propose à chacun et chacune de s'engager dans l'activité, d'expérimenter autre chose que ce à quoi il était « naturellement » destiné. Évidemment, nous ne sommes jamais certains que l'autre va accepter notre proposition. Mais nous ne devons jamais répondre à un refus par une démission. Pas plus que nous ne pouvons, face à la résistance de l'autre, passer en force. Nous ne pouvons que lui faire une autre proposition, et une autre encore... C'est notre lot : ne jamais se décourager car on n'en a jamais fini de donner sa chance à quelqu'un, on n'en a jamais fini d'inventer des solutions.

Ven : Qu'entendez-vous par émancipation ?

R. R. : Viser l'émancipation des personnes, c'est refuser toutes les assignations qu'elles soient culturelles, sociales, genrées... Or, on voit bien que c'est la société qui assigne les gens à leur condition et que la mobilisation doit donc

Le projet de l'éducation populaire est de s'attaquer aux rapports de domination et non simplement de donner la possibilité à quelques dominés de devenir des dominants.



© Amélie Petit-Gombert



/... être autant individuelle que collective. Si j'ai choisi l'art, c'est que l'art est une « praxis », une capacité d'agir qui déploie des symboles et une parole, qui fait « désirer », voler, qui « désidère ». L'art fait sortir de la sidération. Ce travail que réalisent les artistes et les éducateurs est à l'opposé de ce que font aujourd'hui les industries culturelles. Au lieu de donner accès au plus large que soi et de libérer les imaginaires, elles visent la satisfaction immédiate des individus qu'elles assignent à leur place, à leur libido, un désir pauvre dans lequel toutes les singularités sont nivelées, écrêtées. Elles font le choix de la subsistance – de « subsister », « demeurer » – à l'inverse de celui de l'existence – d'« exister », « venir à », aller hors de soi, au-delà : c'est tout simplement immonde.

P. M. : Oui, le projet de l'éducation populaire est de s'attaquer aux rapports de domination et non simplement de donner la possibilité à quelques dominés de devenir des dominants. L'émancipation, c'est donc bien la capacité à se dégager des assignations. Certes, il est parfois plus confortable pour une personne de se réfugier dans une hypothétique nature car cela lui évite de se mobiliser pour la dépasser, mais c'est à nous de montrer que le dépassement est porteur d'infiniment plus de satisfactions que l'enkystement. Comme le disait Jacques Derrida, nous héritons de différences mais la « différAnce » que nous devons revendiquer, est celle qui nous donne la possibilité

de différer de ce qui nous a fait. Elle vise le « bien devenir », au contraire du « bien-être », pourtant si à la mode...

Ven : L'histoire montre que les individus pris dans le collectif risquent de se voir privés de leur capacité d'agir et de penser. Comment « faire collectif » tout en évitant que les personnes perdent leur singularité ?

R. R. : Pour Paul Ricoeur, une société est démocratique lorsqu'elle se reconnaît divisée et traversée de contradictions mais donne à chacun l'égal droit et l'égale possibilité de s'exprimer sur ses divisions, de les analyser, d'en délibérer et de les arbitrer. Une société comme la nôtre, complexe et en bouleversements accélérés, est nécessairement conflictuelle. Elle doit être en mesure de reconnaître ses divisions, de les affronter et donc de libérer les espaces permettant l'expression des contradictions et de la souffrance sociale. En ce sens, la parole libre doit être le premier des vecteurs de l'organisation collective, son prolongement pour vivre ensemble afin que s'ouvrent des perspectives progressistes de transformation sociale.

P. M. : Et cette parole doit aussi être en capacité de questionner, de refuser les certitudes. C'est pourquoi l'Éducation nouvelle a toujours défendu l'idée que la recherche, l'enquête sous toutes ses formes, était une condition fondamentale de l'émancipation. Cela permet, d'ail-

leurs, d'échapper à ces formes aliénantes de regroupement où l'on sacrifie sa liberté pour s'inféoder à un chef qui vous garantit à la fois une identité et la sécurité. Contre cela, nous devons proposer et construire des collectifs qui n'imposent pas ce renoncement et associent chacun et chacune aux décisions collectives. C'est ainsi que nous construisons ensemble des normes émancipatrices... Le philosophe

La société doit être en mesure de reconnaître ses divisions, de les affronter et donc de libérer les espaces permettant l'expression des contradictions et de la souffrance sociale.

Chacun peut exister avec ses couleurs, ses résonances, ses capacités.

© Clément Vial TNNM-La Cérise



Georges Canguilhem disait que « la normalisation est un cancer mortel où toutes les cellules deviennent identiques et prolifèrent sans spécificité. » Ce que nous visons, au contraire, c'est la normativité, une organisation où les cellules s'articulent pour constituer un organisme vivant...

R. R. : ... où chacune peut exister avec ses couleurs, ses résonances, ses capacités propres. Et c'est là où l'expérience artistique a une fonction

essentielle. L'œuvre « ouvre » et permet au singulier de se déployer. Ce n'est pas le particulier qui uniformise et érode le tout mais des singularités aiguisées qui déploient un regard et une parole sur le monde et, par là, le transforment. Donner un accès plus large à l'éducation sensible et à la culture est donc essentiel, mais le chemin à parcourir reste long !

Propos recueillis par Laurence Bernabeu

